

LAWREN SCHNEIDER

**L'HERITAGE  
DE LIZIE**

**Editions**

**Lawren SCHNEIDER**

# PROLOGUE

*Extrait du journal de Matt Bronson*

Géographiquement, je situerais mon plus lointain souvenir d'enfance dans la cuisine de l'orphelinat Sainte-Catherine, à quelques kilomètres de Reims. C'était la période de Noël, cela sentait la brioche chaude, de grandes couronnes croustillantes sortaient du four tous les samedis après-midi. Elles étaient servies le dimanche matin, après la messe. Nous autres profitions du four pour y faire cuire de petits gâteaux. Je revois cette grande table de style monastère, blanchie par la farine. Mes paumes écrasaient des boules de pâte brisée pour les aplatir en soulevant de petits nuages blancs. Ensuite, je posais l'emporte-pièce en forme d'animal, de sapin ou d'étoile et retirais délicatement le décor pour le poser sur une grande plaque beurrée.

Nous n'étions que quelques-uns à participer à ces ateliers organisés par le père Frédéric : les plus âgés, ceux qui ne seraient probablement jamais adoptés. Il y avait les laids, les retardés et les « tarés ». Le père Frédéric savait bien que moi aussi, on me qualifiait de la sorte. Il me répétait simplement que j'étais différent, que je grandissais « de l'intérieur » et que c'était pour cela que je ne parlais pas. Il nous faisait la lecture, nous projetait des films, organisait des sorties ou des activités manuelles.

Ainsi, à sept ans, je n'avais toujours pas dit le moindre mot, même si j'avais appris à lire très tôt et que j'étais plutôt futé. Puis il y a eu l'épisode avec ce con de François. Un grand maigre désarticulé qui passait son temps à faire des

pompes sur une main ou des tractions, se suspendant aux branches du cerisier qui trônait dans la cour. Le soir, il s'introduisait en douce dans le dortoir des petits pour les effrayer et pissait dans leurs chaussures posées au pied du lit. Il était toujours suivi d'un petit groupe totalement dévoué à leur chef, prêt à tabasser un souffre-douleur ou lui faire avaler de l'huile de ricin dérobée dans la boîte à pharmacie pour qu'il se vide toute la nuit et qu'il souille ses draps. Avec un redoutable sens de la formule, il affirmait toujours qu'il fallait « faire chier les tarés, au sens propre comme au figuré ! ».

Après l'après-midi pâtisserie, nous avons eu le droit de dîner dans la cuisine. Le père Frédéric nous avait préparé du saucisson brioché, que nous avons dévoré, à en avoir mal au ventre. Evidemment, François trouvait que l'on en faisait bien trop pour ces « bâtardés ». Il riait grassement, fier de son jeu de mots, et le répéta encore et encore : « bâtard ! Attardé ! Bâtardé ! » Je les entendais glousser bêtement, singeant leur chef. Faire partie de la bande les rassurait et leur évitait de réfléchir, il suffisait d'exécuter les ordres. Ce soir-là, c'est moi qui fus leur cible. Je brossais mes dents avec énergie devant le grand évier de la salle de bain commune quand ils vinrent se poster derrière moi :

— Comment va notre petit bâtard muet ?

François se penchait au-dessus de ma tête tandis que ses acolytes se répartirent autour de nous deux, impatients de découvrir le supplice qui me serait réservé.

— Oh ! T'es sourd en plus d'être muet ? Je te cause ! Ouvre voir ta gueule, tu n'as pas de langue, dis ?

Je n'avais pas peur. Je crois que je n'ai jamais eu peur en fait. La peur était un sentiment inutile, l'allié était le temps. Il suffisait d'attendre le bon moment. Il m'arracha ma brosse à dents des mains et la jeta dans l'évier. Puis sa grosse main s'abattit sur mon visage, comprimant mes joues pour me forcer à ouvrir ma bouche. Il approcha sa tête

tellement près de la mienne que je pouvais sentir son haleine fétide.

— Qu'est-ce que je vous disais les gars, mais c'est qu'il a un joli petit truc gluant qui bouge là-dedans, cria-t-il en enfonçant pouce et index dans ma bouche. J'ai cru qu'il allait m'arracher la langue, mais ses doigts mouillés par ma salive ne parvinrent pas à saisir leur proie. La situation provoqua des éclats de rire et ils s'en tapèrent les cuisses. Je cherchais une solution en regardant autour de moi, aucun moyen de fuir, personne pour me venir en aide. Ce n'était pas encore le moment, il fallait attendre.

— Le muet a une putain de belle langue ! Il faudrait qu'elle serve à quelque chose, vous ne croyez pas, les gars ? On va lui apprendre !

Un bourdonnement de phrases entremêlées remplit soudain la pièce :

— Oui François, tu as raison ! Montre-lui qui tu es ! Fais-le chialer ! Arrache sa langue ! C'est toi le chef, fais-lui sa peau !

— Oui, on pourrait lui arracher, dit François en mimant le geste, mais je crois que j'ai une meilleure idée. On va lui donner une leçon de léchage de cul ! Mettez-le à genoux !

Leurs bras me forcèrent à faire pivoter mon buste puis m'écrasèrent les épaules jusqu'à ce que mes rotules heurtent douloureusement le vieux carrelage blanc. Je tombais en avant pour me retrouver à quatre pattes. Brusquement, je sentis une vive douleur à mon pouce gauche et un filet de liquide rouge s'en échappa. Un carreau descellé s'était brisé et formait deux triangles dont l'une des pointes s'était enfoncée dans ma peau. Ils ne s'étaient rendu compte de rien, gloussant de plus belle quand François retira son pantalon puis son caleçon et tendit son postérieur dans ma direction, à quelques centimètres seulement de mon visage.

— Lèche-lui le cul ! Lèche-lui le cul, crièrent-ils en chœur.

Je redressais ma tête, serrant fort dans ma main gauche le triangle de céramique.

— Allez le muet ! lança François, c'est le moment d'apprendre à utiliser ta langue ! Allez, applique-toi et lèche !

Un des abrutis poussa ma tête vers le cul boutonneux, je fermai les yeux et sortis ma langue qui n'était plus qu'à deux centimètres de son épiderme puis la rentra brusquement et décida de prononcer les premières paroles de ma vie :

— Mmmh, que c'est bon de lécher ton cul !

Après un temps d'arrêt, ils se mirent tous à rire. Le moment était venu. Le triangle de céramique s'enfonça facilement dans les chairs tendres de ses fesses blanches, du sang m'éclaboussa dès que j'eus retiré pour la première fois l'arme de fortune. Je tournai la tête sur le côté et poignarda encore plusieurs fois mon adversaire qui se mit à crier comme une bête. Les rires stoppèrent, laissant François beugler en solo. Je me relevai, essayant de ma main droite mon visage gluant puis défia du regard chacun de mes agresseurs, l'un après l'autre, ma main gauche crispée sur le carreau cassé. Ma bouche s'ouvrit à nouveau :

— Cassez-vous ! Cassez-vous !

Ils quittèrent tous la pièce sans demander leur reste. François se leva, remonta son pantalon collant sur ses cuisses poisseuses et suivit ses comparses en boitant.

Je me remémore bien le père Frédéric qui tournait nerveusement en rond derrière son bureau où s'entassaient des dizaines de dossiers. Chacun d'entre eux décrivait le quotidien de l'un des pensionnaires. Le mien était l'un d'entre eux, probablement celui posé en face de sa chaise.

— Est-ce que tu te rends compte de ce que tu viens de faire, Matthieu ? demanda-t-il, s'exprimant sur un ton étonnement calme, les bras croisés dans le dos.

Je ne savais pas quoi lui répondre. Bien sûr, j'avais entendu les sermons du dimanche qui explicitaient ce qui était lié au bien, inspiré par Dieu et ce qui était lié au mal, inspiré par le Diable. Cette vision me semblait bien réductrice, mais je ne voulais pas le peiner. C'était un homme d'une grande bonté. Il avait toujours été là pour me défendre, il s'occupait de mon éducation, il était sans doute ce qui se rapprochait le plus d'un père pour moi. Mon mutisme lui fit se rapprocher de moi, debout, la tête baissée et le dos courbé. Ma main droite tenait la gauche qui faisait le double du volume à cause du bandage de l'infirmière.

— Matthieu, sais-tu que ton nom veut dire « don de Dieu » ?

— Oui mon père, vous me l'avez déjà dit.

Le père Frédéric fut sous le choc. Pour la toute première fois, il venait d'entendre le son de ma voix. Elle était rugueuse, plutôt grave pour mon âge.

— Oh Matthieu ! C'est formidable que tu te sois enfin décidé à parler ! Mais pourquoi maintenant ?

— J'en ai eu besoin, c'est tout. C'était le moment, répondis-je.

— Il est sûr que cela a dû les prendre au dépourvu... Mais pourquoi cette violence ? Pourquoi as-tu blessé François ? Bon Dieu, ne pouvais-tu pas agir autrement ?

— Je voulais que cela s'arrête et qu'il ne recommence plus. Il ne le fera plus jamais.

— Oui, oui... Ce ne sont pas des enfants de cœur, je te l'accorde... Cela étant, je me dois de te punir. Tu ne peux pas résoudre tes problèmes de cette façon. Est-ce que tu comprends cela ?

— Oui, père Frédéric, murmurais-je.

— Bon. Tu seras de corvée à la cuisine pour les trois prochains mois. Est-ce que je me suis bien fait comprendre ?

Je hochai la tête docilement, mais ne pouvais réprimer un demi-sourire : ce n'était quasiment pas une punition pour moi, j'adorais passer du temps en cuisine. Même s'il fallait éplucher les légumes ou essuyer la vaisselle, j'aimais ce lieu et le père Frédéric le savait bien. Pour François et sa bande, je restais sans doute un « bâtard », mais un « bâtard » dangereux. Durant les cinq années qui suivirent, ils m'évitèrent et ne me causèrent plus le moindre tort. Plus tard, dans les années quatre-vingt-dix, à New York, j'ai souvent été confronté à des types qui me faisaient penser à François et à sa bande de larbins. Le schéma était toujours le même : identifier le plus fort et attendre le temps qu'il faut. Le moment venu, le surprendre et lui faire très mal.

# 1

## LAS VEGAS, Etats-Unis

Jeudi 29 août après-midi

Cela faisait deux ans que Matt Bronson avait élu domicile à l'hôtel-casino *Bellagio*, un des plus prestigieux hôtels du Strip, la partie sud de Las Vegas Boulevard. Sur cette artère de plusieurs kilomètres de long s'alignaient des établissements gigantesques, parmi les plus grands du monde. Si dans les années quatre-vingt la ville avait eu une réputation pour le moins sulfureuse, *Sin City* s'était assagie avec le temps, ratissant bien plus large pour s'ériger en capitale mondiale du divertissement.

Depuis son arrivée aux Etats-Unis il y a près de vingt-cinq ans, c'était la première fois qu'il avait conservé une adresse aussi longtemps. Il ne s'était d'ailleurs éloigné de la région qu'une seule fois depuis son arrivée, deux ans plus tôt. La ville lui procurait à peu près tout ce qu'il pouvait espérer sur le plan matériel et l'amour avait fait le reste. Daisy était rentrée dans sa vie un soir, alors qu'il dînait dans un restaurant italien dont il avait oublié le nom. Elle était assise à une table face à lui, chacun d'entre eux attendait un invité qui ne s'était jamais présenté. Finalement, ils dînèrent ensemble et ne se quittèrent plus. Matt loua deux étages complets dans le bâtiment arrière du Bellagio et s'y installa avec elle. Trois mois plus tard, il épousa Daisy dans la wedding chapel de l'hôtel. Jusqu'alors, une vie de couple rangée n'était ni ce qu'il attendait de l'existence ni totalement compatible avec ses activités professionnelles de « négoce » de cocaïne et autres produits stupéfiants. Malgré tout, les mois passèrent. Le bonheur du quotidien le combla



jusqu'à ce soir du mois de juin dernier où Daisy lui tendit une enveloppe bleue contenant les résultats d'examens de son scanner qui ne laissaient aucun doute sur l'issue. Matt rentra dans une colère noire, une de celle que Daisy n'avait encore jamais connue. Rien ni personne n'y pouvait quelque chose et il fallait l'accepter.

Cet après-midi-là, Matt était enfermé seul dans son bureau depuis des heures. Avachi dans son fauteuil tourné vers la baie vitrée, il réfléchissait, laissant son esprit voyager, sans réellement arriver à se contrôler et chasser les idées les plus noires. La porte s'ouvrit doucement et une tête basanée au crâne rasé se glissa dans l'interstice :

— Matt, il est trois heures passées, on devrait peut-être y aller...

Songeur, Matt regardait par la vitre qui donnait sur le lac artificiel. Les fontaines s'enclenchaient toutes les demi-heures pour leur ballet rituel, les jets d'eau dansant au rythme de thèmes symphoniques. Il attendit encore quelques instants, pensant pouvoir arrêter le temps puis se résigna.

— Oui Ben, tu as raison. Je vais me préparer. On partira dans dix minutes, répondit-il.

Ben « the scarred », un grand gaillard aux épaules larges qui devait son surnom à la grande balafre qui parcourait en diagonale son visage buriné par le soleil. Il était l'un des deux hommes de confiance de Matt. On pouvait lui attribuer le numéro trois dans l'organisation pyramidale, le numéro deux étant Agustin, un Catalan à l'allure bien moins sportive. Petit et trapu, il était affublé d'une grande barbe qui lui recouvrait les joues jusqu'aux tempes. Rien ne se décidait sans que l'un des deux soit acteur de la chose.

Matt se dirigea vers la salle de bain et se regarda dans l'immense miroir qui recouvrait l'ensemble du mur. La quarantaine bien entamée, il remerciait tous les jours son

patrimoine génétique et n'avait ni cheveux gris ni calvitie naissante. Son visage rond s'était affiné depuis quelques semaines, le manque de sommeil commençait à faire grossir de belles poches sous ses grands yeux. Il enfila une perruque de cheveux blancs bouclés, encolla une moustache aux bouts pointus et l'appliqua en suivant les traits de ses lèvres. Des lentilles changeant sa couleur bleue naturelle en un marron profond finiraient à le rendre méconnaissable. Son objectif était de quitter les lieux discrètement, sans alerter les forces de l'ordre qui le surveillaient vingt-quatre heures sur vingt-quatre.

— Ben ! Je suis prêt, nous pouvons y aller. Est-ce que Daisy est déjà arrivée au lieu de rendez-vous ?

— Pas d'inquiétude boss, Agustin vient de me prévenir qu'elle est sur place.

— Bien, bien, répondit-il nerveusement. La pression montait en lui et il jura plusieurs fois puis quitta la salle de bain.

Ben the scarred descendit jusqu'au garage souterrain en empruntant l'ascenseur privé. Il se dirigea vers une *Infiniti* noire, un des hommes gardant le bâtiment jour et nuit lui lança les clés et il démarra le véhicule. Pendant ce temps, Matt s'arrêta au rez-de-chaussée et rejoignit discrètement la gigantesque salle du casino. Chaque grappe d'une cinquantaine de machines à sous avait une mise bien définie allant d'un petit cent à cinquante dollars. Il traversa le champ clignotant et crépitant, au rythme d'un touriste quelconque, jetant de-ci de-là quelques « quarters » dans les fentes des appareils, tout en vérifiant qu'il n'était pas suivi.

Il avait convenu avec sa femme d'une stratégie simple : Daisy et lui devaient quitter les lieux séparément, affublés de perruques et grimés pour ne pas être reconnus puis traverser la ville en suivant un itinéraire volontairement complexe en changeant de mode de transport. Ceci devait éliminer tout risque de se faire repérer.

Matt quitta l'hôtel Bellagio par l'accès principal, descendit le Strip vers le sud, marcha durant une dizaine de minutes à vive allure jusqu'à l'hôtel New York - New York. Ce bref moment plongé dans une atmosphère torride suffit à Matt pour être en nage, la perruque n'arrangeait rien. Soulagé d'atteindre le lobby ultra-climatisé, presque froid, il se dirigea vers les ascenseurs pour accéder au deuxième sous-sol. Là, il emprunta le monorail souterrain qui l'amena à l'hôtel de forme pyramidale, *Le Luxor*. Dernière étape, il emprunta le bus se dirigeant vers le sud de la ville puis, cinq stations plus tard il rejoignit le 4x4 de Ben, garé dans une discrète ruelle perpendiculaire. Daisy était assise sur la banquette arrière du véhicule et lui sourit tendrement quand il ouvrit la portière.

Ben emprunta l'autoroute 93 puis la 95 en direction de Henderson, longea la rivière Colorado, frontière naturelle entre le Nevada et l'Arizona, ignora la sortie menant vers les installations touristiques du Barrage Hoover et continua sur la I-15 toujours plein sud. Il était dix-huit heures trente lorsqu'ils arrivèrent au « Hole-in-the-wall Information Center » et à cette heure-là les touristes et randonneurs avaient quitté les lieux. Ben continua à rouler sur la route goudronnée qui céda rapidement la place à une piste en terre battue. A l'arrière du véhicule, Matt et Daisy étaient bien peu bavards. La situation ne s'y prêtait guère et Matt dut inspirer profondément pour trouver du courage. Il posa sa main délicatement sur l'avant-bras de sa compagne et se lança :

— Je ne sais plus trop, ma belle... Tu sais que tu n'es pas obligée de faire ça, je peux demander à Ben de nous ramener, nous finirons par trouver une autre manière de procéder...

— Matt, pour moi cela ne changera plus grand-chose et tu le sais bien, répondit-elle d'une voix calme et apaisée.

Elle regarda par la vitre, fascinée par ces paysages de roches parsemés de touffes verdâtres, un désert, mais sans

monotonie aucune. Elle se força à sourire puis se tourna vers Matt :

— Mon chéri, de toutes les manières, je serai morte dans quinze jours. Trois semaines tout au plus. Trois semaines durant lesquelles je vais continuer à souffrir, peut-être encore davantage qu'aujourd'hui. Sans compter que cela t'affectera également. Faisons les choses comme nous les avons prévues, ce sera rapide et tu pourras passer à autre chose.

Matt ne put que se taire. Un silence inhabituel, douloureux.

— Daisy, je ne suis pas sûr de pouvoir le faire...

Daisy secoua sa tête de gauche à droite :

— C'est incroyable, s'énerva-t-elle. Tu es l'un des plus gros enfoirés de trafiquant de drogue de la planète, tu as côtoyé des dizaines de tueurs à gages, tu as toi-même pris des vies et voilà que tu te défiles ? Tu as peur d'utiliser un cutter ? Tu te fous de moi ?

Matt ne voulait pas rentrer dans le jeu de sa femme. Il savait bien qu'elle prenait ce ton inhabituellement vulgaire pour l'aider à trouver l'énergie, qu'au fond elle était transie de peur en pensant à la macabre mise en scène qu'ils allaient mettre en place. C'était même son idée, quelques semaines plus tôt, quand elle avait eu les derniers résultats médicaux lui annonçant qu'elle ne fêterait jamais ses quarante ans, sa tumeur lui mangeant la cervelle à une vitesse vertigineuse. Un matin au réveil, Matt lui avait expliqué ce qu'il comptait faire une fois qu'elle serait « partie » et l'importance que tout ceci prenait pour lui. Elle lui avait proposé son aide ou plutôt la complicité de son enveloppe charnelle.

« Nous sommes arrivés, Monsieur » annonça Ben d'une voix solennelle laissant presque paraître de la compassion, ce qui n'était clairement pas son habitude. Daisy poussa la

portière gauche et bascula ses jambes à l'extérieur. La chaleur encore forte s'engouffra dans ses poumons et la fit tousser. Elle resta immobile quelques instants puis se tourna vers son mari en fronçant ses sourcils :

— Allons-y Matt ! Tu sais très bien que c'est la meilleure solution. Je ne me vois pas attendre la mort tranquillement en sirotant des cocktails... J'en ai assez de ces douleurs. Tout cela va s'arrêter et c'est ce qu'il y a de mieux. Et puis j'aurai ma tête dans tous les journaux, dit-elle en souriant.

— OK ma belle, tu as gagné. Même si c'est probablement la chose la plus difficile que je n'aurai jamais eu à faire... Je t'aime fort, très fort...

— Je sais, moi aussi. Et parce que tu m'aimes, tu vas le faire. Maintenant !

Ben immobilisa le véhicule et ils sortirent chacun de leur côté. Dans la chaleur sèche de cette fin d'été, ils s'avancèrent vers un arbre de Josué qui, au vu de sa grande taille, était probablement centenaire. Daisy s'allongea sur la terre grisâtre, repoussa quelques gros cailloux qui la gênaient dans son dos et prit une posture de confort, la tête sur le côté. Elle avait toujours adoré ces grands arbres à la pousse lente, des yuccas endémiques dont les spécimens de cette région étaient les plus proches de Las Vegas.

Ben, resté au volant, alluma une cigarette avec un briquet orné d'un diamant et remplit ses poumons de fumée. Cela faisait plus de dix ans qu'il accompagnait Matt, mais c'était la première fois qu'il ressentait ce genre d'émotion, une forme de gêne en pensant à ce qu'allait faire son patron. Il n'avait aucune difficulté à exécuter un être humain et avait ainsi proposé à Matt de s'occuper de Daisy, mais celui-ci lui avait brutalement décoché son poing gauche au fond de son ventre, provoquant quasiment son évanouissement. Personne ne devait toucher à sa femme même mourante et si une seule personne au monde devait

l'aider à mourir c'était bien son mari. Ben avait répondu d'un « bien sûr, Patron » presque inaudible.

Dix-huit heures quarante-cinq. Matt se baissa et se mit à genoux devant Daisy. Il lui caressa délicatement les cheveux en souriant :

— J'aurais tellement aimé que cela se passe autrement, souffla-t-il près de son oreille. Je pense au père Frédéric et à ses cours de catéchisme. Si je pouvais acheter un peu de foi pour croire à ses bondieuseries, je paierais cash. On pourrait se retrouver... Je crois que je sais enfin ce qu'avoir peur veut dire...

— Je sais mon amour. Je ne sais pas quoi te dire, disons que nous pourrions avoir une bonne surprise ! Maintenant, il va falloir être courageux...

Avant tout il fallait s'assurer qu'elle ne souffre pas. Matt prit ce qui ressemblait à un pulvérisateur nasal et le comprima deux fois dans chaque narine de sa femme. Le contenu était un impressionnant cocktail de sa propre fabrication, composé de cocaïne, de somnifères et de quelques autres substances qui ne laisseraient aucune chance à Daisy de ressentir quoi que ce soit. Dans trente secondes, elle serait totalement shootée et anesthésiée de la tête aux pieds.

Matt posa une dernière fois sa main dans la sienne et la serra fort. Il attendit quelques secondes, plongea sa main gauche encore libre dans la poche de son costume et saisit le Stanley à lame rétractable. Ses yeux se remplirent de larmes pendant que sa main incisait verticalement l'artère carotide. La mort ne tarda pas.

Quand ce fut fait, Matt retourna lentement à la voiture, appuya sur la portière restée ouverte et demanda une cigarette à Ben. Ses joues se creusèrent pendant que ses poumons se remplirent de fumée qu'il expira lentement.

Tu viens à peine de partir et je me sens déjà seul, ma belle. Tout ce que nous avons vécu a disparu à tout jamais. Il me faut maintenant faire ce qu'il faut pour Lizie. Ensuite je te rejoindrai mon amour, je te le promets.

Ben se leva du siège conducteur et tendit la main à plat en direction de son patron, livide. Matt posa doucement le cutter en murmurant « fais vite s'il te plaît... »

Le 29 août à 18 h 38, Matt Bronson avait tué son unique amour Daisy Sorton et personne ne le saurait jamais.

## 2

**PARIS**, France

Jeudi soir

Montmartre, basilique du Sacré-Cœur, place du Tertre, Lizie avait toujours adoré ce quartier de Paris. La butte Montmartre était pour elle un symbole national, une vraie carte postale mettant la capitale en valeur pour tous ceux qui venaient du monde entier à la découverte d'une des plus belles villes du monde.

Elle habitait rue Lepic, un bel exemple de choc des cultures : sur le bas, le boulevard de Clichy, les cabarets ou le musée de l'érotisme, apanage du tourisme de masse, sur la partie haute, le moulin de la galette, le restaurant Coq Rico et de riches bâtisses dont la valeur augmentait à mesure que l'on se rapprochait du sommet de la butte.

Lizie fut tout de suite sous le charme très particulier du petit duplex qu'elle avait trouvé cinq ans plus tôt, lorsqu'elle avait intégré l'école européenne de journalisme de Paris. Un incroyable hasard fit que le propriétaire de l'immeuble parisien avait également une fille dans la même école et les choses se firent simplement. Elle le visita et en tomba immédiatement amoureuse. En tant que future journaliste, elle ne se voyait pas habiter ailleurs qu'à Paris, c'est ici que l'actualité était la plus brûlante, ici qu'elle pouvait au mieux construire sa future carrière.

Son diplôme en poche, elle avait cassé sa tirelire pour passer deux semaines à New York City, son « other favorite place in the world » dont elle adorait le bouillonnement



intellectuel et artistique. Lors du vol retour, encore un hasard, elle s'était trouvée assise à côté d'un journaliste du *Monde*. Ils dissertèrent longuement sur l'influence du cinquième pouvoir ou sur l'éthique journalistique. Son interlocuteur, impressionné par l'incroyable énergie positive que dégageait son interlocutrice, lui avait proposé de passer dès le lendemain, au siège du quotidien. Ni une ni deux, Lizie avait décroché son premier job d'assistante de rédaction. Bien sûr, il lui fallait se contenter de rédiger quelques textes mineurs, mais qu'importe, c'était un premier pas dans la bonne direction !

Ce soir-là, la chaleur étonnamment forte de cette fin d'été l'incita à flâner et elle traversa la petite cour intérieure pavée de pierres grises au ralenti. Au pied de l'escalier en béton qui menait à son studio du deuxième étage, elle sentit comme une présence dans son dos et se retourna brusquement. Après un temps d'arrêt, elle fut soulagée : il s'agissait du concierge de l'immeuble. Elle lui sourit à pleines dents.

— Bonsoir monsieur Maska, lui lança-t-elle joyeusement. Comment allez-vous ce soir ?

En guise de réponse, Yogi Maska poussa un grognement. Elle s'était toujours demandé comment un tel ours avait pu être engagé comme concierge, il n'avait rien d'aimable et globalement, son profil ne correspondait en rien à celui d'un gardien d'immeuble. Elle se demandait même comment il pouvait occuper ses journées, les lieux n'étaient pas bien grands. La plupart du temps, elle le voyait jeter férocement des seaux d'eau moussante sur les pierres de la cour et passer un balai-brosse ou repeindre quelques morceaux de murs gorgés de salpêtre. La seule chose qu'elle savait, c'était qu'il avait des origines slaves, peut-être tchéchènes et qu'il se disait réfugié politique, une association d'insertion prenait de ses nouvelles régulièrement. C'est tout ce qu'elle avait réussi à lui soutirer en près de six semaines. Dieu sait qu'elle n'avait

pas ménagé sa peine de professionnelle de l'interview pour lui tirer les vers du nez ! Depuis, elle avait jeté l'éponge. Elle accéléra donc le pas et avala les marches trois par trois.

\*\*\*

Yogi Maska resta immobile jusqu'à ce qu'il entendit la clenche de la porte retentir puis se dirigea vers la petite cuisine de son appartement pour griller une cigarette. Il était bien d'origine tchéchène, mais ne bénéficiait nullement d'un statut de réfugié politique. Il avait grandi dans une banlieue populaire de la capitale, une de celles où le trafic de drogue constituait le seul ascenseur social encore en fonctionnement. S'il avait dû rédiger un curriculum vitae, sa capacité froide à réduire en purée le visage d'un type pour une poignée de billets eut été la compétence principale. Au début de l'été, Maska avait été approché par Rachid, un des types pour lesquels il travaillait régulièrement. Celui-ci lui proposa un job en or : mille euros par jour pour jouer au concierge, à manier la serpillière dans une résidence de la butte Montmartre ! Rachid viendrait personnellement chaque semaine lui apporter l'argent sous couvert d'une pseudo-association d'insertion. Maska n'était pas ce qu'on pouvait appeler un intellectuel, son nez brisé plusieurs fois et ses oreilles croquées en étaient des témoignages évidents. Pour autant, il n'était pas complètement demeuré : autant d'argent cachait forcément quelque chose. Malgré son insistance, Rachid ne fit aucun développement sur le sujet, il s'agissait de surveiller la jeune fille du 2e B et de faire un rapport détaillé sur tous les faits, toutes les allées et venues. Rien de plus.

Maska tira fort sur cette maudite *light* qui ne lui délivrait pas assez de nicotine et tenta en vain d'en extraire une quantité acceptable de fumée. Il jeta de rage son mégot dans

l'évier en fer-blanc et sortit son téléphone de sa poche pour composer le numéro de Rachid.

— Allo, c'est Yogi. Elle est rentrée, rien de spécial à signaler, dit-il d'un ton monocorde.

— C'est très bien, Yogi. Je suis sur la route pour venir te voir, tu me raconteras tout cela tout à l'heure.

— Mais je te dis qu'il n'y a rien de spécial, cette gonzesse elle a vraiment une vie de merde. Ça fait deux mois que je suis coincé là, elle se couche tôt, se lève tôt, elle n'a même pas un mec qui vient la baiser !

— Calme-toi, Yogi. Tu te rappelles les consignes ? On regarde, on note tout ce qui se passe et on touche son fric. On ne lui parle pas et on ne la touche pas. Tu comprends ?

— Rachid, mais qui c'est cette gonzesse ? Je commence sérieusement à me faire chier ici. OK, ton job est bien payé, mais bon, je ne vais pas faire le bouffon encore longtemps, j'te jure, j'en ai marre !

— Ecoute, je serai là dans quelques minutes. Je vais te ramener de la vodka, on va se bourrer la gueule et fumer des clopes. Prépare les verres... Ciao !

Yogi raccrocha en grommelant et lança le téléphone sur un vieux fauteuil défraîchi qui largua un petit nuage de poussière grise.

\*\*\*

En rentrant chez elle, Lizie suivait un vrai rituel : d'abord, elle donnait un double tour de clé, traversait la pièce unique en direction d'un canapé convertible qui lui servait également de lit, allumait son imposante lampe Artemide puis se rendait dans le coin cuisine pour prendre un thé glacé dans le réfrigérateur. Ce soir-là il faisait encore très chaud et elle entrouvrit la fenêtre puis se saisit d'un petit étui rectangulaire gainé de cuir brun, assembla les trois

segments de sa flûte traversière en argent massif, une Miyazawa, achetée l'année passée pour un prix dérisoire dans une brocante. Elle posa ses lèvres sur l'embouchure et souffla à plusieurs reprises pour chauffer l'instrument. Lorsqu'elle sentit le tube d'argent monter en température, elle ferma ses yeux et se mit à jouer. La musique classique lui était parfaitement indispensable et l'apaisait totalement. Quels qu'aient été les soucis de la journée, Vivaldi ou Telemann les lui faisaient oublier en un clin d'œil.

Après une bonne vingtaine de minutes, elle démontra son instrument, le nettoya délicatement puis s'affala sur son canapé rose bonbon. Elle adorait ce canapé. Elle l'avait acheté le même jour où elle avait fait l'acquisition de son instrument !

Lizie était une fille bien dans sa peau, vive, souriante et même si elle ne se trouvait pas toujours belle, elle avouait que ses cheveux brun foncé coupés au carré, ses yeux verts, son nez fin et court et ses pommettes invariablement rose pâle ne lui déplaisaient pas totalement. Même si elle faisait tourner les têtes dans la rue, se trouver un homme n'était pas sa priorité. Elle avait bien eu quelques histoires sentimentales, mais elle était exigeante : il devait être mature, mais pas trop âgé, intello, mais pas arrogant, épicurien, mais svelte. De toute manière, cela pouvait attendre.

\*\*\*

Yogi tira la chaise en bois vers la fenêtre, se ralluma une nième cigarette à laquelle il finit par arracher le filtre orange d'un coup sec. Le tchéchéne se parlait à lui-même :

— Ma petite joueuse de flûte... Moi aussi j'ai une flûte pour toi ma jolie... je suis sûr que je te ferais chanter, ma

beauté... Si ce connard de Rachid ne vient pas rapidement, je vais monter te plaquer contre le mur... Petite garce...

Soudain, la porte d'entrée se mit à grincer et la voix familière de Rachid emplit la pièce.

— Alors Yogi, on parle tout seul ? Qu'est-ce que tu dirais de boire ensemble cette petite vodka ? Cela va te faire le plus grand bien, mon pote !

Yogi bégaya quelques mots incompréhensibles puis se leva pour chercher de petits verres en cristal de Bohème qu'il tenait de sa grand-mère.

— Yogi ! Ne fais pas cette tête-là ! Buvons un coup, tu fais du bon boulot, tu sais ! Mes patrons sont contents et moi aussi !

— Rachid, faut que tu fasses quelque chose, supplia Yogi. Je me fais chier, tu sais. J'en ai marre de jouer à la baby-sitter ! C'est une petite bourgeoise avec une vie minable. Elle n'est même pas rentrée bourrée un soir, tu te rends compte ?

— Yogi, peu importe. Ton job était de la surveiller et de me raconter et c'est ce que tu as fait, c'est génial !

— Tu dis que mon job était... ça veut dire que c'est fini ?

— Oui Yogi, je viens trinquer avec toi et te donner une petite prime de la part du boss qui est très content de toi, je te le promets !

Rachid déboucha la bouteille et remplit les verres à ras bord. Ils trinquèrent et avalèrent le liquide transparent en grimaçant. Rachid soupira puis se leva et tira d'un coup sec les rideaux Vichy des deux fenêtres de la cuisine.

— Rachid, pourquoi tu fermes les rideaux ?

Yogi aurait dû comprendre plus rapidement, mais son cerveau n'était sans doute pas assez développé pour anticiper les événements. Quand il commença à décoder les

choses et songea à son Beretta posé sur le meuble range-chaussures de l'entrée, il était déjà bien trop tard.

Rachid n'arrêtait pas de sourire tout en dirigeant son Glock 42 monté d'un silencieux en alliage noir vers Yogi.

La première balle ne fit que traverser les chairs de son épaule et Yogi tomba en arrière sur le lino beige. La deuxième lui fit exploser la rotule du genou gauche. Le souffle coupé, Yogi savait que la douleur allait s'intensifier rapidement, il avait déjà pris une balle lors d'un braquage qui avait mal tourné. L'adrénaline que son corps libérait ne lui serait rapidement plus d'aucune utilité.

— Rachid, cria-t-il, pourquoi tu fais ça ?

— Mon bon vieux Yogi, personnellement je t'aurais bien épargné, mais le boss a dit de nettoyer, alors je nettoie...

La troisième balle se logea au beau milieu de sa main droite, tir maladroit qui fit prendre conscience à Rachid qu'il était temps de terminer le travail. Il plaça le silencieux à cinq petits centimètres de son œil droit et appuya une quatrième et dernière fois sur la gâchette.

Une mare tiède forma rapidement un cercle presque parfait autour du corps immobile.

— Ah ! Putain ! Qu'est-ce que ça fait du bien !

Après avoir expiré bruyamment plusieurs fois, Rachid composa le numéro de son supérieur pour l'informer de la situation :

— Allo, c'est Rachid. Pour info, le tchéchéne commençait à péter les plombs alors je m'en suis occupé, je lui ai réglé son compte.

— Bon sang Rachid ! Est-ce que c'était nécessaire ? L'opération de surveillance se termine dans moins de vingt-quatre heures !

— Ecoute, laisse-moi gérer mon business, si je te dis qu'il fallait intervenir, c'est que je n'avais pas d'autre choix. J'ai des gars qui vont venir nettoyer tout ça.

— Et Lizie ?

— Elle ne s'est rendu compte de rien.

— OK. Ecoute bien Rachid, je ne vais pas te le répéter. Je veux que tu restes sur place et que tu surveilles personnellement Lizie. Demain après-midi, elle a un déjeuner de travail. Nous la récupérerons juste après cela.

— Vous la « récupérez » et puis quoi ?

— Tu n'as pas besoin d'en savoir plus. Lizie va partir en voyage quelque temps, assure-toi simplement que tout aille bien d'ici demain midi.

— OK boss. Et si elle part se promener ?

— Elle n'ira sans doute pas très loin, tu la suivras discrètement. L'essentiel est qu'elle se rende à son rendez-vous de midi et que l'équipe US la récupère.

— Ça roule. Te tiens au courant.

— Rachid, ne déconne pas...

— C'est bon ! J'ai compris, allez, à plus !

Rachid éteignit son portable en jurant. Il ne supportait pas la rigueur américaine, tout était bien trop planifié et manquait de fantaisie.

— Putain de Ricains, vous n'êtes vraiment pas des marrants ! fulmina-t-il.

# 3

## LAS VEGAS, Etats-Unis

Vendredi matin

La plupart du temps la chaleur commençait à baisser dès la fin août dans le désert du Mojave, mais ce matin-là, alors qu'il n'était pas neuf heures, le thermomètre flirtait déjà avec les trente degrés Celsius. Cela présageait une bonne dizaine de degrés de plus avant midi.

La zone du *Mojave Nationale Preserve* se trouvait dans le comté de San Bernardino, mais quand le service de police eut l'information qu'un corps mutilé se trouvait là, dans cette zone désertique, ils s'empressèrent de missionner la police de Las Vegas. D'une part, le lieu du crime était nettement plus proche de la capitale du jeu, mais surtout, les services étaient jugés comme plus compétents, bien plus habitués aux crimes crapuleux.

Le front sec et crevassé, Garry Winston avait l'habitude du soleil, ce qui ne l'empêchait nullement de pester contre lui. Ses pas étaient lents et un minuscule nuage de poussière se formait à chaque pas dans la rocaïlle de *Forest Mine Road*. Obèse, il se dandinait de gauche à droite sur l'étroit sentier menant de la piste vers un énorme arbre de Josué. Celui-ci devait bien dépasser les huit mètres de haut et dominait très largement tous les autres spécimens qui l'entouraient.

Au fur et à mesure qu'il s'en approchait, il sentait son cœur battre plus fort. Les cadavres, cela n'avait jamais été sa tasse de thé. Il avança jusqu'à se trouver face au corps nu recroquevillé sur lui-même et couché au pied du tronc.



— Salut Garry, l'accueillit son collègue arrivé quelques minutes plus tôt, je te préviens, ce n'est pas beau à voir !

Accroupi, les mains posées sur ses genoux, Mark Anders observait chaque détail du cadavre de femme qui se trouvait devant lui.

— Parce que tu as déjà vu de belles scènes de crime, toi ?

— Oh, du calme collègue, alerta Mark, j'y peux rien si t'as dû sortir du lit sans prendre ton café ou sans tirer ta femme ! Emma n'est pas d'humeur en ce moment ?

— OK, c'est bon, désolé. On ne va pas se prendre la tête pour une junkie venue se shooter dans ce coin pommé.

Mark Anders se releva comme un ressort et déplia son mètre quatre-vingt-dix avant de se pencher vers Garry qui lui, culminait péniblement à un petit mètre soixante-cinq.

— Ce n'est pas une junkie, man ! D'après le passeport que j'ai trouvé dans son sac à main, il s'agirait de Daisy Sorton la femme de...

— Matt Bronson... Oh bon sang... Mais qu'est-ce que c'est que ce bordel ?

— Ça sent pas bon, ça sent pas bon...

Il n'était pas censé toucher au corps avant l'arrivée de leurs collègues de la police scientifique, mais Mark voulait confirmer l'identité du cadavre. Il avait vu sa photo dans la presse locale et l'avait même aperçue une fois, lors d'un concert. Il lui suffirait donc de faire pivoter le corps en tirant sur son épaule pour voir son visage et valider la chose. Garry, posté derrière son collègue n'en crut pas ses yeux et jura :

— Seigneur Jésus de mes deux...

Les deux officiers se regardèrent en silence, leurs deux bouches ouvertes d'effarement. Daisy, à peine

reconnaissable par sa longue chevelure blonde était atrocement mutilée : une lame avait incisé la zone carotidienne et ses yeux avaient été prélevés, probablement à l'aide d'une lame qui, en sectionnant les quatre muscles, avait libéré les globes oculaires de leur écrin naturel.

Garry eut un mouvement de recul puis s'immobilisa, sans nul doute le temps de gérer discrètement le prélude d'une nausée. Il fouilla dans sa poche et en extirpa nerveusement un paquet de cigarettes et un briquet publicitaire.

— Je croyais que tu t'étais mis à la cigarette électronique, s'amusa Mark.

— Ça, c'est la version officielle pour Emma. Mais des vrais cadavres méritent des vrais clopes, lui rétorqua Garry, gonflant son ventre énorme au rythme de ses inspirations.

— Bon, quand tu auras fini ta clope, appelle le central. Il va falloir s'attendre à du grabuge dans les jours à venir...

\*\*\*

Georges Davis était à la tête du *Las Vegas Metropolitan Police Department* depuis près de quinze ans et ce n'était pas un poste de tout repos. Sa ville était à la fois la plus grande destination touristique du continent américain, mais aussi l'un des hauts lieux du blanchiment d'argent sale et de la prostitution. Tout cela demandait à être géré avec finesse et discrétion.

Il avait commencé sa carrière à Los Angeles, patrouillant entre Malibu et Santa Monica, au nord de la mégapole californienne. Quelques belles arrestations et une attitude exemplaire lui firent accéder rapidement à un poste d'encadrement. C'est d'ailleurs pour fêter sa promotion qu'il avait passé un long week-end à Las Vegas. Il rencontra

celle qui devint sa femme et demanda rapidement sa mutation. Ensuite, les choses s'enchaînèrent et à l'âge de quarante-cinq ans il fut nommé au poste qu'il occupait toujours. Dominic, son fils unique avait à peine trois ans à l'époque.

Avec une population en croissance constante, le nombre de désordres croissait également. Georges chapeautait ainsi plus de deux mille personnes : des administratifs, des patrouilles de surveillances, un service juridique et une quinzaine de sections d'enquête qui pouvaient être amenés à opérer dans l'ensemble du comté de Clarke.

Sa carrière avait été riche et passionnante et il se préparait psychologiquement à la suite, quand il serait en retraite. Il était encore en bonne forme physique, deux séances de musculations par semaine et des repas à heures fixes depuis plus de quarante ans, c'était cela son secret. Son corps filiforme d'un mètre quatre-vingt, son visage fin et glabre et ses grandes mains encore préservées des tâches de vieillesse, rien ne pouvait trahir son âge si l'on exceptait sa chevelure poivre et sel.

Quand le nom de Daisy Sorton fut évoqué, Georges avait immédiatement annulé tous ses rendez-vous de la journée, demandé à être informé de tous les détails et organisé une réunion dans son propre bureau. Trois heures après qu'un promeneur matinal eut alerté les autorités, se tint donc la première réunion de crise. Autour de lui s'assirent Doug Manson, le chef de section concerné et la représentante de la maire Janet Frey. Un cadavre mutilé de manière aussi spectaculaire allait très probablement attirer les journalistes. Heureusement, le lieu du crime très éloigné permettait de contenir le nombre de personnes informées des détails. Restait l'identité de la victime, cela était tout sauf un détail.

Maigrichonne au teint blafard, Janet Frey connaissait bien les lieux. Les réunions avec les services de police étaient fréquentes même si elles se tenaient la plupart du

temps dans une des salles du quatrième étage et non dans le bureau du patron. En tant que représentante du Maire, il était dans ses attributions de préserver par tous moyens l'image de Las Vegas, de filtrer l'information diffusée à la presse et, in fine, d'adapter la communication officielle du Maire Friedmann. Une réunion extrêmement urgente organisée par le chef de la police en personne ne lui inspirait rien de bon.

Après quelques poignées de main vite expédiées, Georges ouvrit la séance en allant droit au but :

— Madame Frey, si je vous ai demandé de venir aussi vite, c'est qu'un fait grave s'est produit. Ce matin, deux hommes de la section de Doug Manson ont découvert le corps mutilé d'une femme, adossé à un arbre de Josué dans la région du *Mojave National Preserve*.

— Monsieur Davis, pardonnez-moi, si je ne m'abuse, cette zone fait partie du comté de San Bernardino. En quoi est-ce que cela nous concerne ?

— Janet. Je peux vous appeler Janet ? l'interrogea-t-il sans attendre la réponse. Premièrement, San Bernardino est à plus de trois heures du lieu du crime, deuxièmement l'appel d'un randonneur ce matin a été traité par nos services. Nous comptons d'ailleurs nous limiter aux premières constatations puis leur redonner l'affaire.

— Vous avez dit « comptons », vous ne comptez donc plus vous débarrasser de cette affaire ? s'étonna-t-elle.

— Janet, nous avons identifié le corps et il s'agit de Daisy Sorton.

— Nom de Dieu !

Le juron échappa au contrôle de Janet Frey qui n'avait pas habitué ses interlocuteurs à ce genre de « cris du cœur ».

Le visage bouffi par la cortisone qu'il prenait depuis des années pour soigner son eczéma, Doug Manson chercha le regard de son supérieur, le trouva puis se racla la gorge avant de prendre la parole :

— Madame, ce matin vers 7 h 30 nous avons reçu un appel d'un touriste ayant découvert le corps alors qu'il randonnait sur le site et prenait des photos du lever de soleil. En patrouille dans le sud du comté, les agents Mark Anders et Garry Winston se sont immédiatement rendus sur les lieux. D'après leurs premières constatations qui sont confirmées par les premiers examens, Daisy Bronson a été vidée de son sang par une incision carotidienne. Ses yeux ont également été prélevés, nous ne pouvons que souhaiter que cela soit post-mortem.

Janet Frey en garda la bouche ouverte, elle dont les silences étaient si rares.

Le chef de section reprit :

— Le corps a été récupéré par les services du coroner qui devrait pouvoir nous donner plus de détails d'ici la fin de la journée, il est bien informé d'en faire une priorité absolue.

La représentante de la ville reprit ses esprits, ce meurtre allait forcément faire rapidement la une de la presse locale, peut-être même nationale s'il n'y avait pas d'autre actualité brûlante. Un meurtre aussi impressionnant allait faire parler un des flics ou un de ces brancardiers payés à la semaine du service du coroner. La situation était impossible à contrôler, ce n'était plus qu'une question de temps.

— Messieurs, reprit-elle d'un ton solennel, nous sommes dans une situation dramatique. Je ne sais pas quoi vous dire. Monsieur Davis, que comptez-vous faire ? Que suggérez-vous pour gérer cette crise majeure ?

Georges Davis fit reculer son fauteuil en appuyant les paumes de ses mains sur le bureau en acajou puis se leva. Il croisa ses mains derrière le dos puis expira fortement par le nez avant de poursuivre.

— Tout d’abord, vous n’êtes pas sans savoir qu’il s’agit de l’épouse de Matt Bronson, soupçonné d’être à la tête d’un des plus gros cartels de drogue du pays.

— Excusez-moi, monsieur Davis, la coupa sèchement Janet Frey, nous devons gérer ensemble la merde médiatique. Le fait qu’il s’agisse de la femme de ce voyou dont vous cautionnez par ailleurs la présence dans notre ville ne me semble pas changer quoi que ce soit. Mon boulot est de donner une histoire cohérente et crédible à ces vautours de journalistes et préserver l’image du maire et de la ville, c’est tout !

Georges avait l’habitude de ce genre de confrontation avec la mairie représentée par des bureaucrates qui n’y connaissaient absolument rien, mais ne s’empêchaient nullement de camper sur des positions bien tranchées.

— Miss Frey, si vous me laissez poursuivre, je pourrai vous expliquer en quoi cette affaire prend une dimension particulière. Tout d’abord, rétablissons les faits. Comme vous le savez, Bronson est à Las Vegas depuis près de deux ans maintenant. Vous n’êtes pas sans savoir comment se passent les choses dans ces organisations criminelles pyramidales, d’innombrables strates hiérarchiques font qu’à aucun moment la tête ne peut être mise en cause directement. Le F.B.I. ainsi que tous les services de lutte antistupéfiants de la D.E.A. sont d’ailleurs bien au courant de sa présence dans notre ville. Pour finir, vous aurez certainement remarqué que depuis son arrivée, nous avons assisté à une baisse singulière des délits liés à la drogue. Cela n’est pas fait pour nous déplaire, non ? Le Maire ne doit pas s’en plaindre ?

Depuis deux ans maintenant, George gérait de main de maître ce dossier sensible. L’installation dans la ville d’un baron de la drogue n’avait quasiment pas fait de remous médiatiques. Le trafic de stupéfiants avait considérablement reculé dès les premiers jours. Au vu de la

situation, les services de police se contentaient d'une surveillance permanente allégée.

Janet Frey ne put s'empêcher de réattaquer Georges :

— Oui ! Evidemment ! C'est un comble que l'arrivée de cet énergumène vous fasse baisser vos statistiques de criminalité...

— Miss Frey, je ne voulais pas polémique, je rappelais simplement les faits. Ce n'est pas le statut d'épouse du parrain de la drogue qui fait la particularité de ce meurtre. Les mutilations qui lui ont été infligées, l'incision verticale de la carotide et l'ablation des globes oculaires sont clairement une signature.

— Vous pouvez développer ?

— Oui. Un mode opératoire spécifique et parfaitement identifiable permet de passer un message fort.

— Je ne comprends rien à votre charabia, de quel message parlez-vous ?

— Sans aucun doute nous sommes face à une déclaration de guerre émise par le cartel *Buenaventura*, l'organisation opposée à celle attribuée à Bronson. Cette signature a déjà été utilisée à Los Angeles dans le cadre de conflits territoriaux entre les deux. Nous pourrions donc craindre d'autres crimes qui feraient écho à celui-ci.

— Mais votre protégé n'aurait aucun intérêt à rentrer dans ce jeu, n'est-ce pas ? Si c'était le cas, je suis sûr que le maire mettrait tout en œuvre pour qu'il quitte la ville au plus vite !

— Ecoutez, la présence de Bronson a été positive jusqu'à présent, mais je ne suis pas complètement idiot : il est hors de question qu'on en arrive à une guerre des gangs dans Las Vegas. C'est pour cela que j'ai pris les devants et demandé aux services de Washington de nous soutenir. Le F.B.I. nous envoie des hommes dès demain soir.

— Puissiez-vous contrôler la situation, monsieur Davis... Je nous le souhaite à tous !

Sous le choc, la représentante du maire leva les yeux au ciel puis rassembla ses affaires et quitta la pièce sans un mot. Doug Manson salua brièvement son supérieur et lui emboîta le pas.

Une fois seul, Georges Davis s'enferma dans son bureau et se dirigea vers un petit meuble bas jouxtant la fenêtre, ouvrit le petit réfrigérateur intégré et saisit une bière glacée. Il but quasiment la moitié de la canette d'une traite puis s'affala dans son fauteuil club au cuir craquelé. Sirotant du bout des lèvres, il se mit à réfléchir à tout ce que cette affaire pouvait amener en termes de mauvaise publicité à sa ville. Il fallait la jouer fine pour ne pas mettre en péril sa sortie qui s'annonçait dans quelques mois. Une dernière promotion ou, au contraire, un blâme, cela pouvait changer totalement le montant de sa pension de retraite. Il avait absolument besoin de cet argent pour réaliser ses projets : il voulait aider son fils à sortir de sa situation précaire et lui trouver un vrai travail, quitte à racheter un commerce quelconque pour lui assurer son avenir. Peut-être aussi qu'il repenserait à lui-même, à se trouver une compagne, chose qu'il s'était interdite depuis la mort de la mère de Dominic. Il avait bien une idée, mais est-ce qu'il oserait faire le premier pas vers cette personne, est-ce qu'elle serait même d'accord, cela était une autre histoire...

Il écrasa d'une main la canette en aluminium, la jeta dans la corbeille à papier puis décrocha son téléphone portable personnel pour composer un numéro qui n'était pas dans son répertoire et qu'il avait appris par cœur. Après trois sonneries son interlocuteur décrocha :

— J'écoute ?

— Salut Matt, c'est Georges Davis. J'ai besoin de te voir très rapidement.

— Bien sûr, que dirais-tu de ce soir ?

— Non Matt, il y a le feu. Il faut que je te voie tout de suite, c'est grave...